

Pages 40-41 : Cécile Balavoine / **Doubrovsky, Manhattan transfert**  
 Page 41 : Rosie Price / **Maudit ruban rouge**  
 Page 44 : Patar et Aubier / **«Comment ça s'écrit»**

# LIVRES



Catherine Mavrikakis, à Paris, le 4 mars.

Recueilli par  
**FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**  
 Photo **BRUNO CHAROY**

**C**omme son nom ne l'indique pas, Catherine Mavrikakis est québécoise. Son père était d'origine grecque, grandi en Algérie. Sa mère normande avait suivi une sœur amourachée d'un soldat américain aux États-Unis, avant de fuir l'anglais à Montréal. Née à Chicago, Catherine a choisi la littérature comparée et un doctorat intitulé «Langue familière, langue étrangère : de la pureté d'une langue à sa traduction». Les circonvolutions d'une biographie ne donnent jamais toutes les clés. L'auteure de 59 ans, qui enseigne la création littéraire à l'Université de Montréal, a publié son premier roman *Deuils cannibales et mélancoliques* en 2000. Vingt ans, huit romans et quelques essais plus tard, elle signe *l'Annexe*. Son premier et dernier titre sortent en même temps en France chez Sabine Wespieser. Ses livres aiment parler du passé, des fantômes, de l'exil, voire de la presque prémonitoire maladie noire dans l'anticipation *Oscar de Profundis* (2016), avec un style précis et limpide. D'un tempérament sensible et franc, Catherine Mavrikakis crée des personnages au cynisme assumé, pleins d'une énergie farouche, qui ne cillent pas devant l'adversité. Catherine Mavrikakis se trouvait quelques jours à Paris début mars.

**Votre premier roman a 20 ans.**

Avant *Deuils cannibales et mélancoliques*, j'étais incapable d'écrire. **Suite page 38**

«La cruauté peut être tonique et vivifiante»  
 Rencontre avec  
 Catherine Mavrikakis

## LIVRES / À LA UNE

Rencontre  
avec Catherine  
Mavrikakis

Suite de la page 37 Après mes études de lettres, je pensais n'avoir rien à dire, rien de mieux que tout ce que j'avais lu pendant mes études. Mais dans les années 90, des amis souvent jeunes et brillants étaient en train de mourir ou étaient morts du sida. Il fallait que j'écrive pour qu'ils laissent une trace. Je devais les garder encore un petit peu en vie.

**Pourquoi se prénomment-ils tous Hervé ?**

Je lisais *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* d'Hervé Guibert. J'ai décidé de jouer avec la réalité. Au lieu de leurs vrais noms, tous seraient des Hervé. Je ne voulais pas que le livre soit perçu comme un témoignage. J'ai eu du mal à le faire publier, le sujet déplaisait. Quelqu'un m'a même renvoyé le manuscrit en disant : « *C'est pour la rubrique nécrologique.* » Il avait tout compris. J'avais envie qu'on ait l'impression de morts en série, d'une hécatombe. C'est la poète montréalaise Anne-Marie Alonzo qui l'a édité (Editions Trois). Ce texte me touche toujours. C'était un peu le but, y enfoncer des bribes pour que je puisse retrouver tous ces amis.

**La narratrice a un cynisme comparable à celle de *L'Annexe*, publié vingt ans plus tard. Une marque de fabrique ?**

Cynisme et ironie aussi. J'essaie d'être drôle. Je ris parfois en écrivant. Et je me dis qu'il y a quelque chose d'un peu macabre en moi.

**A-t-il été difficile à écrire ?**

Très très dur. Il s'agissait en plus de mon premier roman, il y avait le manque d'habitude. Actuellement, j'écris un texte sur ma mère morte en juin dernier à 94 ans et je suis ravagée. Mais je sais davantage aujourd'hui ce qu'est l'écriture. Au début, je me mettais dans des états émotionnels intenses. Maintenant j'ai des trucs comme : pas plus de tant d'heures par jour...

**Votre premier titre a-t-il lancé votre carrière d'auteur ?**

Elle a vraiment commencé huit ans après avec le bon accueil fait au *Ciel de Bay City* en 2008, repris chez Sabine Wespieser. Entre-temps, j'avais notamment sorti *Ça va*

aller, un texte un peu méchant contre la littérature québécoise de l'époque. On m'est un peu rentré dedans ; on a éreinté ma méchanceté. Mais il faut savoir garder son esprit critique quel que soit son milieu. Avec *le Ciel de Bay City*, j'ai atteint un public que je ne pensais pas atteindre avec des sujets aussi lourds.

**Comment ça «lourds» ?**

J'ai l'impression de demander à mes lecteurs de porter quelque chose sans trop penser à eux. Je suis plus tendre dans *L'Annexe*. Je les prends davantage par la main. Mais ce travail ne m'est pas naturel. Même si je les emmène sur une fausse piste, parce que c'est un faux roman d'espionnage. Dans mes précédents textes, personne ne s'en sort. J'avais envie qu'Anna s'en sorte. S'il n'y avait pas eu Anne Frank, je l'aurais liquidée.

**Est-ce un tournant dans votre écriture ?**

Je vais en effet de plus en plus vers la narration. Le récit long ne m'est pas naturel. J'ai plutôt tendance à faire des petites scènes.

**Anne Frank était déjà dans *Deuils cannibales et mélancoliques*. Une obsession ?**

Elle a toujours été là. Ma mère m'a élevée comme si on était encore pendant la Seconde Guerre mondiale qu'elle avait vécue en Normandie. Elle me parlait tout le temps de la guerre. C'était quelqu'un qui ne sortait jamais. Elle regardait TV5 toute la journée, branchée

sur la France, m'envoyant au lycée français. Ce qui l'intéressait dans l'histoire d'Anne Frank, c'était l'idée d'être caché. Quand je l'ai lue moi-même, j'ai compris quelque chose de ma mère, de la guerre, de l'enfermement. J'ai retrouvé cela dans *la Cache* de Christophe Boltanski. Il y a des traumatismes comme vouloir se planquer qui perdurent.

**Avez-vous été comme votre narratrice dans *L'Annexe* à Amsterdam ?**

J'y suis allée plusieurs fois depuis les années 90. J'avais envie de me trouver dans les mêmes lieux qu'elle. J'avais l'impression qu'ils allaient me parler d'elle autrement. Il y a quelque chose de l'ordre de la vie dans *L'Annexe*.

**La Shoah vous hante.**

Je ne sais pas du tout pour quoi. *Le Ciel de Bay City* portait déjà là-dessus. J'ai eu l'impression que, comme intellectuelle occidentale de mon époque, passée par l'université, c'était impossible de ne pas penser l'après-Auschwitz. Et dans ma famille, il y a quelque chose de la guerre qui nous a travaillés, c'est sûr.

**La question du suicide apparaît. Y avez-vous pensé ?**

C'est une idée qui m'aide à vivre. On a cette liberté-là, heureusement. Je ne dis pas qu'il faut le faire, mais sans la possibilité de se suicider, la vie serait insupportable. Je n'ai pas nécessairement envie de mourir. Ma mère aurait voulu vivre jusqu'à 100 ans, c'était une catastrophe pour elle la fin. Moi j'y ai pensé très souvent. Je me disais, si ça va vraiment mal, je pourrai partir. Ça relativise aussi la vie. **Anna tue froidement.**

Contrairement à moi, elle a une force de tueuse. Honnêtement, je ne sais pas si j'aurais la force de choisir entre moi et quelqu'un d'autre. A un moment donné, il y a cet instinct de survie, ce narcissisme primaire comme on dit en psychanalyse, du « je veux vivre ». Je pense que tout le monde ne l'a pas. Ma narratrice est cruelle à l'égard des autres. J'aime bien la cruauté, j'ai l'impression qu'il faut être parfois cruel pour supporter ce monde. Il y a une cruauté qui est tonique, vivifiante. Il y a un bon usage de la méchanceté.

**Le passé relégué d'Anna rejaille.**

C'est un peu comme une allégorie. On oublie certains instants de nos vies. Et ils resurgissent de temps en temps. On est toujours un peu agent secret par rapport à nous-mêmes. J'ai choisi un métier où on fait semblant d'être quelqu'un d'autre. Quand le passé revient, que l'émotion affleure, cela peut nous mettre en danger. Cette femme n'est pas exceptionnelle, nous sommes tous ainsi. On est tous en train de croire qu'on passe à autre chose. On est obligé. C'est ça vivre, c'est oublier qui on a été.

**Pourquoi son goût pour la littérature ressort-il ?**

C'est dans son rapport à la littérature qu'elle était très vulnérable. Et c'est elle qui va la sauver, le personnage d'Anne Frank. Mais la littérature peut être dangereuse, je le crois vraiment.

**Dangereuse dans quel sens ?**

La littérature nous rappelle des choses enfouies en nous, ou même qui nous arriveront un jour. Il y a quelque chose de prémonitoire dans l'art en général. Simplement nous parler de notre mort, de la mort de nos proches. Cela donne de la force et fragilise aussi.

**Pourquoi s'attache-t-elle à son géolier ?**

Elle est capable d'être subjuguée, d'être sous emprise. Elle ne se savait pas comme ça parce que c'est elle qui manipulait. La domination n'est pas que sexuelle. Il y a d'autres manières d'exercer son pouvoir, tout aussi dangereuses. On pense beaucoup en ce moment aux atteintes au corps, mais il y a des atteintes à l'esprit qui peuvent ravager. J'avais envie qu'elle et Celestino soient dans une relation un peu bizarre, où il y a du sexuel, mais sans avoir envie de coucher ensemble.

***L'Annexe* fait référence à de nombreux écrivains, à leurs textes et à leurs personnages. Avez-vous choisi ceux que vous affectionnez ?**

Pas seulement. J'adore Proust et un de mes personnages s'appelle Charles Morel, j'aimais bien Camus d'où Meursault... Je suis une bonne lectrice en général, « un bon public » comme on



dit au Québec. Je me suis aussi souvent d'une nouvelle de Tourgeniev, qui était très juste sur la psychologie. Je me suis permis d'être ludique. Il me fallait aussi trouver des personnages que des gens avaient peut-être un peu lus.

**Pourquoi choisir un huis clos ?**

Jeune, j'ai beaucoup aimé *Huis clos* de Sartre. J'aime cette idée d'être pris, enfermé, qu'il faut faire quelque chose avec ça. C'est le cas

de la prison, des lieux carcéraux en général, et de la salle de classe, ce que j'expérimente régulièrement. Si je n'aime pas le théâtre, j'ai un rapport très théâtral à la rencontre. Il faut que quelque chose se passe. J'aime qu'on profite de ces moments où on est enfermés ensemble. Je ne voulais pas insister sur le côté *Dix Petits Nègres*. Ils meurent, tac tac tac. J'aimerais beaucoup être comme Anna, être capable de ne pas me laisser envahir.

« La littérature nous rappelle des choses enfouies en nous, ou même qui nous arriveront un jour. Il y a quelque chose de prémonitoire dans l'art en général. »

**CATHERINE MAVRIKAKIS**  
L'ANNEXE  
ET DEUILS CANNIBALES  
ET MÉLANCOLIQUES  
Sabine Wespieser,  
238 pp. et 209 pp.,  
20 € et 19 €.



### Quelqu'un comme elle peut vraiment exister ?

J'ai rencontré beaucoup de personnes comme ça. Ils ne sont pas insensibles, mais ils ont une puissante capacité à se maîtriser. Dans toutes les circonstances, ils sont capables de dépasser leurs failles et de faire comme si elles n'existaient pas. En même temps, j'aurais voulu être un peu comme cela et on m'a souvent reproché dans ma vie de ne pas l'être, mon émotivité. C'est elle, en fait, mon

bourreau dans l'histoire, plus que Celestino que j'ai inventé parce qu'il fallait que je trouve un bourreau pour me venger d'elle ! Il y a une dissociation totale dans sa personnalité.

**Vous écrivez: «Vingt ans et huit romans plus tard, je continue à me souvenir.» Que voulez-vous dire ?**

Je pensais aux personnages de *Deuils cannibales et mélancoliques*, j'ai l'impression qu'ils sont tous là dans leur jeunesse. Je suis très mar-

quée par les années 80-90. J'ai l'impression d'être anachronique. Et on retrouve toujours les gens là où on ne le voudrait pas, car ils surgissent souvent devant soi sans crier gare. Je préférerais pouvoir penser à eux par exemple de telle heure à telle heure avant de me coucher ou de telle heure à telle heure au moment du repas, mais ce n'est jamais comme ça. Le surgissement du souvenir est extrêmement perturbant. ◆

**L'«annexe» (prise en photo en 1957), à Amsterdam, où vécurent Anne Frank et sa famille jusqu'à leur déportation par les nazis.**

ULLSTEIN BILD.  
GETTY IMAGES

## «L'Annexe» dans les refts des romans Catherine Mavrikakis isole une espionne qu'obsède Anne Frank

**C'**est un beau nid à espions. Neuf spécimens de taupes, tueurs et autres indics se trouvent réunis dans un appartement. Ou plutôt enfermés. Mis au vert comme on dit, pour avoir commis une erreur ou failli, selon leur commanditaire. C'est un classique du huis clos que de plonger des corps étrangers et nuisibles dans une ambiance acide. L'intendance a la maestria verbale d'un Cubain homo, Celestino, sorte de M. Loyal confondant, et l'efficacité discrète de Saturna, cuisinière hors pair qui régale quotidiennement cet étrange conclave. Les têtes tombent une à une sans bavure, crise cardiaque ou suicide de bon aloi. On pense au jeu de massacre liien des *Dix Petits Nègres*, cité au passage.

Qui est qui ? Qui va tuer qui ? Pourquoi et comment ? Là n'est pas le sujet. La narratrice, Anna, fait partie de ce nid de guêpes anesthésiées, exfiltrée d'une existence de courant d'air permanent depuis vingt ans aux ordres de l'Agathos. Pas de lieu à elle, pas d'adresse, pas d'amis, si ce n'est en dernier lieu un couple d'agents de l'organisation ennemie, qui la considèrerait comme sa fille adoptive et qu'elle a abattu précipitamment. C'est une femme sans passé, sans reliefs, sans émotions. «*J'avais perdu la capacité de produire un double un peu étrange de ma personne, de laisser traîner une trace de mon existence ou encore de sentir mon ombre.*»

**Sang-froid.** Un modèle extrême dans le genre agent secret, avec un gros faible assumé pour le destin d'Anne Frank et une visite annuelle à l'Annexe à Amsterdam, l'appartement secret où se sont cachées l'adolescente et sa famille avant d'être raflées en août 1944. Autre faiblesse d'Anna qu'elle a mis sous le boisseau: son goût prononcé pour les romans. Elle a tu la lectrice en elle parce que la littérature ramollit son sang-froid et l'empêche d'y voir clair. Le sémillant Celestino ramène cette

passion à la surface dès son arrivée à l'Annexe, l'appelant d'emblée Albertine, «*la prisonnière de Proust*». «*Il va falloir que tu te mettes ou te remettes à la lecture, parce qu'avec moi on fait des concours littéraires*», lui dit-il. De fait, tout devient prétexte à comparaison livresque ou même cinématographique. L'appartement collectif tient du *Grand Hôtel*, la Russe qui déboule dans la cuisine ressemble à la vieille aristocrate de *Moumou* de Tourgueniev, le jeune homme hystérique lui rappelle Charles Morel chez Proust, «*le parasite par excellence, un Lucien de Rubempré en plus veule*».

Ce jeu avec le romanesque va bien plus loin qu'une juxtaposition ludique de références, de masques de personnages célèbres sur d'autres, une sorte d'emboîtement ou de mise en abyme. C'est une forme de duel raffiné qui se joue entre la tueuse sans aspérités et le Cubain excentrique, à l'image un peu du huis clos du *Baiser de la femme araignée* de Manuel Puig. La littérature sauve mais peut parfois mener à la mort, semble dire *L'Annexe*.

**Traces.** Impressionnante est la forme d'assurance glaciale d'Anna, son œil ironique et son intolérance aux failles d'autrui. Dans *Deuils cannibales et mélancoliques*, écrit vingt ans plus tôt, Catherine porte le même type de regard cynique. Elle dévide l'hécatombe de morts chez ses proches avec un humour grinçant. «*Ce livre lui-même est contaminé par la mort et, si on le traite comme un paria, je comprendrai.*» C'est une caractéristique, d'emblée insupportable mais cash. Parlant de ses étudiants en lettres: «*Ils font leurs études là et me sourient dans la rue en croyant me faire plaisir d'être devenus à leur tour des littéraires. [...] Ils sont fiers de me montrer qu'ils ont suivi mes traces, et moi, je les renie et bien plus que trois fois.*» Sous l'apparente maîtrise de soi ou la fréquentation assidue de la mort, la rage.

**FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**